

profondément dans la manière de penser de chaque homme, et si les moindres ressorts et toutes les circonstances influant sur cet homme étaient connus, alors on pourrait calculer exactement la manière d'agir d'un homme dans l'avenir, comme on calcule une éclipse de soleil ou de lune. »

Nous voici en possession d'une discussion qui peut nous permettre d'avoir une opinion sur le « libre arbitre » et la « responsabilité morale ». Achéons cette étude par celle des *maladies de la volonté*.

Th. Ribot a remarquablement exposé les altérations de la volonté. Il va nous fournir les documents pour passer brièvement en revue ces altérations.

Dans tout acte volontaire, il y a deux éléments : l'état de conscience, le « je veux », qui n'est qu'une constatation et n'a par lui-même aucun résultat ; et un mécanisme psycho-physiologique en qui seul réside le pouvoir d'agir ou d'empêcher. Or, tout état de conscience a toujours une tendance à s'exprimer, à se traduire par un acte, conscient ou inconscient, acte réflexe plus ou moins complexe, mais auquel se réduisent les combinaisons et les complications les plus compliquées de l'activité volontaire. Cette tendance domine la psychologie de la volonté sous sa force impulsive. L'idée d'un acte, — cela se démontre en physiologie expérimentale (sensation et mouvement), — c'est déjà l'acte qui commence. A cet égard, l'exemple est un puissant facteur dans nos actions ; c'est à ce titre que l'exemple et l'imitation sont si pernicieux et peuvent conduire au crime.

Au début, la vie est d'ordre purement réflexe. Le nouveau-né, comme l'a dit Virchow, n'est « qu'un être spinal » ; plus tard le désir marque un acheminement vers la volonté. Il a une tendance irrésistible à se traduire en acte, comme le simple réflexe, mais il est conscient, et sa non-réalisation provoque de la peine ou douleur (enfants, sauvages, despotes et... autres). Chez l'adulte, le désir n'est plus à l'état de nature ; l'éducation, l'habitude, la réflexion l'ont mutilé et réfréné. Quand la volonté faiblit (maladies, etc.), cette forme d'activité reprend ses droits primitifs et le désir revient vif et impérieux.

Quand l'expérience a permis à l'intelligence de naître, il se produit une nouvelle forme d'activité, l'activité idéo-motrice,

qui n'est, ne l'oublions pas, qu'un perfectionnement de l'action excito-motrice ou réflexe. En réalité, une idée ne se transforme pas en mouvement, cela tiendrait un peu du mystère et du miraculeux, mais c'est l'état physiologique correspondant qui se transforme en un acte.

Au point de vue qui nous occupe, nous pouvons diviser les idées en trois groupes : 1^o les *idées intenses* (idées fixes, obsessions, passions violentes), se traduisant en actes avec une grande rapidité et presque fatalité ; — 2^o les *idées raisonnantes*, aboutissant à un acte volontaire après délibération et réflexion (état affectif modéré, acte ni instantané ni violent) ; — 3^o les *idées abstraites* qui sont des représentations de représentations, éveillant, par le mécanisme de l'association des idées, la résurrection d'autres états de conscience, mais n'aboutissant à aucun acte (opposition entre les esprits spéculatifs et les gens pratiques).

La volonté est « un acte conscient, plus ou moins délibéré, en vue d'une fin simple ou complexe, proche ou lointaine. » C'est à la fois une puissance de faire (action vraie) et de ne pas faire (action d'arrêt ou inhibitrice). Mais elle est loin de toujours dominer les sentiments. Est-on toujours maître d'un mouvement d'impatience ou de colère ? Quand même il est contenu (la question de temps est ici importante, l'influx nerveux s'épuise dans d'autres idéations qui surviennent, réflexion, crainte, respect humain, amour-propre, intérêt, etc.), bien peu ont assez d'empire sur eux-mêmes pour qu'il ne se traduise par aucun signe du visage ou par aucun mouvement d'impatience. L'éducation a pour objet de susciter ces états antagonistes qui annihilent l'acte immédiat en réponse à l'excitation, comme cela se voit dans toute son énergie chez l'enfant, le sauvage, l'homme grossier.

La volonté, le choix, n'est qu'un jugement qui s'exécute. Le choix qui résulte d'une certaine tendance, d'une sensation présente ou d'autres que rappelle la mémoire, d'idées complexes, de calculs projetés, est toujours fondé sur l'affinité, une analogie de nature, une adaptation. Cela est vrai aussi pour le plaisir, l'ambition, la vertu, le vice. Deux ou plusieurs buts possibles se présentent à l'esprit ; après des hésitations l'un est préféré,

choisi. Pourquoi? Parce que c'est de ce côté, qu'au moment où l'on choisit, on croit que se trouve le plus grand bien, le mieux. « On me propose de tuer quelqu'un qui m'est cher; cette proposition je la repousse avec horreur. Pourquoi? Parce qu'elle est en contradiction avec tous mes sentiments, avec toutes mes tendances, et qu'entre mes penchants et elle il ne peut y avoir d'affinités. » (Ribot).

Chez le criminel, au contraire, entre la représentation d'assassinat et les sentiments de cupidité, de haine, etc., un lien de convenance s'établit; l'analogie entre les penchants et l'idée réalise le crime. Le caractère individuel et le développement de la raison font que le choix est plus ou moins discuté, mais toujours il tend vers ce qui agrée le plus. Le contraire n'est pas possible, et les flots d'encre que la métaphysique a dépensés pour obscurcir cette vérité l'ont été en pure perte.

La raison dernière du choix est donc le caractère, c'est-à-dire la personne, le moi, — produit extrêmement complexe que l'hérédité, l'éducation, les exemples, l'expérience, ont contribué à former, — et que caractérise bien plus la « façon de sentir » que l'activité intellectuelle elle-même.

On comprend dès lors pourquoi la volonté diffère du réflexe simple; psychologiquement, cela signifie que l'acte volontaire suppose la participation de tout ce groupe d'états conscients ou subconscients qui constituent le moi à un moment donné.

Le sentiment n'est pas l'idée et le premier est vis-à-vis de l'autre dans une indépendance relative. Ce qui le prouve c'est qu'il arrive que l'idée d'un mouvement est impuissante, dans certain cas, à éveiller ce mouvement, tandis que pendant une émotion vive, on voit les membres s'agiter malgré soi. Or, ce sont les sentiments qui mènent l'homme.

Voyons avec Th. Ribot les diverses altérations de la volonté.

En premier lieu nous placerons la défaillance la plus grave, la *paralysie de la volonté*, conséquence d'un manque d'impulsion,

L'irrésolution vient de la faiblesse des incitations ou de leur action fugitive. Elle est aussi le résultat de deux sentiments qui se balancent et se font presque équilibre : deux jets de lumière qui se rencontrent s'annihilent et font de l'obscurité. Parmi les irrésolus, il y a ceux (rares) qui le sont par la richesse d'idées, et

ceux qui le sont par pauvreté d'idées. Ces derniers, s'ils agissent, c'est toujours dans le sens de la moindre action; la délibération aboutit difficilement à un choix, le choix plus difficilement encore à un acte. Or, la volonté qui ne se traduit pas par des actes n'est plus la volonté.

Dans « l'aboulie », le « je veux » ne se transforme pas en volonté impulsive, en détermination active.

Cet état dérive d'un affaissement de la sensibilité, d'une impulsion insuffisante; ce qui est atteint c'est la vie affective, la possibilité d'être ému (mélancolie, lypémanie, stupeur, chagrin profond).

L'affaiblissement du pouvoir volontaire peut aussi résulter d'un sentiment de crainte puéril et chimérique, qui varie de la simple anxiété à l'angoisse et à la syncope (agoraphobie, folie du doute qui conduit à l'apathie et à l'abstention).

L'effort volitionnel, cette lutte intérieure que chacun connaît par sa propre expérience, n'a jamais lieu quand le choix et l'impulsion coïncident, quand les tendances vont dans le même sens que le « je veux », en d'autres termes quand ce qui est immédiatement agréable à l'individu et ce qui est choisi par lui ne font qu'un. Il a lieu pour arrêter les mouvements de l'habitude, de l'instinct, de la passion; pour surmonter la mollesse, la torpeur, la timidité. Cette lutte est accompagnée d'un sentiment de fatigue intense et correspond à un travail cérébral profond et caché.

La *paralysie de la volonté* peut aussi avoir lieu par excès d'impulsion comme chez les *impulsifs inconscients* (épileptiques, hystériques qui ont une tendance effrénée à satisfaire immédiatement leurs besoins, leurs désirs ou leurs caprices). Ces gens sont dans l'état d'un animal décapité ou privé de son cerveau. Elle se manifeste aussi chez les *impulsifs conscients*, malheureux qui sont assaillis par des impulsions irrésistibles à voler, à tuer, dans lesquelles l'individu qui a conscience de son état demande qu'on l'attache ou l'enferme pour qu'il ne commette point l'acte qu'il réprouve... Glénadel est saisi par une idée terrible qui lui ordonne de tuer sa belle-sœur : « Prends une corde, dit-il à son frère, attache-moi comme un loup dans une grange. » (Calmeil)(1).

(1) Voyez Maudsley, *Pathologie de l'esprit*, p. 331.

Mais les gens les plus raisonnables ont l'esprit traversé à certains moments par les idées les plus folles. Il n'y a là qu'une question de degré. Seulement chez eux ces états de conscience soudains restent virtuels parce que la tendance générale de l'esprit les efface aussitôt. Chez d'autres il n'en est pas de même. Chez ceux-là, il y a un degré de plus, et les idées folles s'accompagnent d'actes bizarres : ce sont des originaux, dit-on. Un pas de plus et les idées folles deviennent dangereuses en devenant plus tenaces.

Un amateur ne peut se trouver dans un musée en face d'un tableau de prix sans avoir l'idée violente de le trouer d'un coup de canne (Foville). Dans ces cas c'est la puissance de coordination et d'arrêt qui est frappée dans son foyer cérébral. On conçoit que de là on puisse passer au délit et au crime.

A côté de la paralysie de la volonté nous placerons l'*affaiblissement de l'attention volontaire*.

Certains individus, des génies même, n'ont point le pouvoir volontaire ; d'autres le perdent (paralytiques généraux).

Tout état de conscience actuel tend à se dépenser : ou bien il produit un mouvement, un acte, ou bien il éveille d'autres états de conscience suivant les lois de l'association des idées. Ce dernier état est un réflexe d'ordre psychique, mais, au fond, il n'est comme l'autre qu'une forme de l'automatisme.

La vraie cause de l'attention est un état affectif ; c'est parce qu'un sentiment (curiosité, amour, haine, envie, plaisir) produit une émotion intense et suffisamment durable qu'il est attentif. Otez l'émotion, tout s'envole. Tant qu'elle dure, l'attention se maintient. L'attention est donc causée par une excitation sensitive qui la maintient et la mesure, — c'est un réflexe. Spontanée, l'attention exige un effort psychique considérable (quand on poursuit une conversation ennuyeuse par exemple). Voyons la contre-épreuve. Les femmes sont d'ordinaire tout à fait inattentives aux questions complexes, élevées, profondes, parce que ces questions les intéressent peu et les laissent même tout à fait froides ; elles sont très attentives, au contraire, aux choses futiles, parce qu'elles leur font plaisir et leur sont agréables. La même réflexion peut s'appliquer aux enfants. Le « volontaire » dérive donc de l'« involontaire », de l'automatisme.

Quant à la nature de l'attention, celle-ci paraît bien être le résultat d'un mouvement dans cette combinaison de mouvements si compliqués qui aboutit à la pensée. En effet, la suppression de mouvements va de pair avec l'attention : celle-ci se fixe, la conscience se concentre par inhibition du mouvement et, inversement, la dépense en mouvement tend à faire disparaître l'attention. L'attention peut même atteindre à une telle concentration de l'esprit que le reste du monde peut disparaître un moment pour celui qui en est frappé. Tel Archimède dans les murs de Syracuse en train de résoudre un problème de mécanique qui doit délivrer sa patrie ! C'est encore là une maladie de la volonté qui peut conduire à l'héroïsme comme au suicide ou au crime.

Au delà de la paralysie de la volonté on trouve le *règne des caprices* (Th. Ribot).

« Vouloir, c'est choisir pour agir ». Voilà la formule de la volonté normale. Les anomalies, les défaillances de la volonté que nous avons passées en revue jusqu'ici sont de deux ordres : 1° l'impulsion manque et aucune tendance à agir ne se produit (aboulie) ; 2° l'impulsion, trop rapide ou trop intense, empêche le choix.

Mais outre l'anéantissement de la volonté, c'est-à-dire l'état dans lequel il n'y a ni choix ni actes, il y a la volonté instable, chancelante, inefficace ; c'est celle dont les hystériques en particulier offrent le type le plus achevé.

L'hystérique est versatile, fantasque, capricieuse ; étonnamment loquace ou muette ; d'une gaieté folle ou sombre et taciturne à en mourir ; elle rit aux éclats alors que les larmes de la douleur morale coulent encore sur ses joues ; son caractère change comme un kaléidoscope, de telle sorte que ce qui est le plus constant chez elle c'est... l'inconstance ; aimable, gracieuse et enjouée aujourd'hui, elle sera demain maussade, boudeuse et irascible ; — impassible devant un grand malheur, elle s'abandonnera à un morne désespoir pour une plaisanterie ; tour à tour douce et emportée, bienfaisante et méchante, impressionnable à l'excès, elle est rarement maîtresse de son premier mouvement. Ce portrait c'est celui de l'*anarchie morale*.

Cette extrême mobilité dans le caractère rend compte de ce fait que l'hystérique est incapable de porter longtemps son attention sur un sujet ou un travail quelconque. Chez elle, les impulsions ne sont pas, comme chez l'épileptique, dépourvues tout à fait du contrôle du raisonnement, mais elles sont presque instantanément suivies de l'acte. C'est ce qui explique ces mouvements de colère enfantins, ces enthousiasmes irréflectifs, ces affolements de désespoir, ces explosions de gaieté folle, ces grands élans d'affection ou ces brusques emportements pendant lesquels, comme un enfant gâté, elle trépigne du pied et brise tout ce que ses mains rencontrent. Chancelante et défaillante, sa volonté tourne au moindre vent comme la girouette sur nos toits; elle ne sait pas, elle ne peut pas, elle ne veut pas vouloir. (Axenfeld et Huchard) (1). Chez elle, les idées régulatrices ne naissent pas; les notions d'ordre moral ne sont pas suffisamment *senties* par elle pour éveiller un sentiment affectif. Mais comme l'animal privé de son cerveau, ses désirs, ses sentiments et ses passions ont une tendance très forte à se traduire immédiatement en actes. Il n'y a plus que des caprices, tout au plus une « ébauche informe de volition. » Sans cesse traversé par des troubles fonctionnels, son organisme tient en un perpétuel état d'instabilité le caractère d'un tel personnage, caractère qui n'est que l'expression psychique de l'organisme et qui varie comme lui... L'idée fixe de l'hystérique, qui l'obsède et la possède, la fait rester muette, sans manger ou couchée des semaines sous prétexte que parler, manger lui causerait une douleur, et que marcher, elle ne le peut parce qu'elle ne le peut (paralysie psychique), ne contrevient pas à ce que nous venons de dire de l'absence de volonté chez elle, car cette idée fixe a, en somme, pour résultat un arrêt. Elle est la conséquence d'un phénomène psychophysiologique d'arrêt ou inhibition qui se passe dans les centres idéo-moteurs; elle ne diffère de l'impulsion irrésistible que dans la forme: elle est inhibitoire.

Dans une étude récente de psychologie et de psychothérapie, le Dr H. Deschamps, médecin adjoint à l'Hôpital de Riom (2), a

(1) Axenfeld et Huchard, *Traité des névroses*, p. 958-971, Paris, 1883.

(2) Albert Deschamps, *Essai de psychologie et de psychothérapie*. (Bulletin de thérapeutique, t. CXXII, p. 97, 1892).

remarquablement analysé le caractère de la femme nerveuse. Avec lui on peut définir les nerveuses toutes celles qui, douées d'une sensibilité exagérée, n'ont point assez de raison pour diriger leur volonté. Ces femmes se distinguent par un manque absolu de mesure et d'équilibre dans la sensibilité comme dans la volonté, dont les manifestations sont toujours exagérées, souvent faussées. La nerveuse vibre à toutes les sensations et à tous les sentiments sans compter. De là sa mobilité d'humeur, sa vive imagination, ses mensonges presque instinctifs, ses tendances fatales à jouer la comédie.

Les nerveuses présentent plusieurs catégories, sans compter les alliages: les unes sont des médullaires, les autres des cérébrales. Les cérébrales n'ont qu'une passion: les choses de l'esprit. Ce sont des anachronistes dans leur monde et leur siècle. Les médullaires sont ou des sensuelles ou des névropathes motrices ou sensitives. La névropathe est, ou bien une *sensitive* qu'un rien froisse, blesse ou brise, ou bien une *motrice*, qui s'agit, se démène sans cesse avec une ignorance parfaite des règles de la proportion. C'est une médiocrité; elle est donc la majorité ainsi qu'il sied à la nature. La *sensuelle* n'a qu'un but, la volupté. L'amour est la plus importante, presque la seule préoccupation de sa vie, le centre autour duquel gravitent toutes ses pensées et tous ses actes. Elle est fine, rouée, mais peu délicate, et son absence de scrupules même la fait souvent manquer de tact. Elle est menteuse jusqu'à la jouissance, dissimulée et fourbe jusqu'à la tartuferie et au machiavélisme. Elle ne sait pas ce que c'est que l'amitié et, si les circonstances l'y portent, elle perd toute retenue, toute réserve, toute pudeur. La droiture et l'honnêteté, elle les affecte mais ne les a point, et s'en moque dans son for intérieur. Avec elle tout est à redouter car elle peut aisément devenir criminelle avec cynisme et sans remords.

Pour éviter la réalisation dans la société des femmes nerveuses, mais surtout des génitales, qui ne sont que des coquettes dangereuses, que faut-il faire? La psychothérapie en l'espèce consiste uniquement dans un traitement préventif. C'est chez l'enfant qu'il faut étudier la femme de l'avenir. L'ennemi à combattre c'est le *caprice*, trop souvent encouragé par la